

Les Cahiers
du CRH

Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques

Archives

5 | 1990
Varia

L'histoire des femmes en Italie : bilan de quinze années de débats

Anna Bellavitis



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2891>

DOI : 10.4000/ccrh.2891

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 1990

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Anna Bellavitis, « L'histoire des femmes en Italie : bilan de quinze années de débats », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 5 | 1990, mis en ligne le 20 mars 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2891> ; DOI : 10.4000/ccrh.2891

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

L'histoire des femmes en Italie : bilan de quinze années de débats

Anna Bellavitis

Dans le séminaire « Modèles culturels et comportements collectifs » organisé en 1988-1989 par Jacques Revel et Arlette Farge, une place particulière a toujours été donnée à certaines formes de l'histoire des femmes. Dans ce cadre ainsi que dans celui du séminaire de DEA Histoire et civilisations, une étudiante italienne, Anna Bellavitis, a établi un bilan de l'histoire des femmes dans son pays, situant à la fois le contexte social, militant et politique de ces recherches. Il a paru intéressant de donner cette contribution aux Cahiers du C.R.H., afin que puissent se réfléchir de façon comparée les modes d'insertion dans l'histoire d'un de ses objets de travail.

- 1 L'histoire des femmes en Italie, en Europe et aux États-Unis, s'est développée, surtout au cours des années 70, dans le cadre du mouvement féministe. Grâce à leur caractère très politique et idéologique, les thèmes, les propositions, les débats se sont propagés très rapidement des États-Unis au vieux continent et il serait difficile d'établir quels thèmes ou quels résultats sont spécifiques de tel ou tel pays. Il est pourtant certain que cette discipline a pris, dans chaque pays, des caractéristiques propres, liées à l'état de la discipline historique, du système universitaire et de l'évolution du mouvement féministe.
- 2 Ainsi, de même que le développement des « Women studies » dans les universités est spécifique aux États-Unis, de même, on ne peut parler de l'histoire des femmes en France, sans prendre en compte ses rapports avec la « Nouvelle Histoire » et l'école des Annales. En ce qui concerne l'Italie, on notera un certain retard qui s'inscrit dans le retard de l'historiographie italienne en histoire sociale. C'est aussi pour cette raison que l'histoire

des femmes a rencontré en Italie plus d'obstacles que dans d'autres pays, pour se faire une place dans les universités et dans le débat historiographique ; aujourd'hui encore, elle a un caractère très politique et « séparatiste ».

Les débuts d'un combat : 1975-1979

- 3 Les débuts de l'histoire des femmes en Italie sont marqués, au début des années 70, par l'œuvre de Franca Pieroni Bortolotti¹, par le livre de Luisa Muraro, *La signora del gioco*² et, enfin, par la fondation de *Nuova DWF - Donna Woman Femme, Rivista di studi internazionali sulla donna*, en 1975. L'œuvre de Pieroni Bortolotti est consacrée à l'histoire des mouvements politiques des femmes et à leurs rapports avec le socialisme. Il s'agit d'un apport particulièrement original et novateur qui constitue un cas unique dans l'historiographie italienne ; l'histoire des femmes n'a que tardivement reconnu sa dette à son égard, lors d'un colloque qui s'est tenu à Rome en 1988.
- 4 L'approche de Luisa Muraro est totalement différente pour ne pas dire opposée. Elle étudie les procès de sorcellerie, en partant d'une identification voulue et déclarée à l'objet de sa recherche : les sorcières. Son livre se démarque totalement de l'historiographie courante. La seule méthode utilisée est celle de l'identification sujet/objet de la recherche, dans le but de donner la parole à des femmes auxquelles elle a été refusée jusqu'alors. A l'époque, une rencontre entre une historiographie qui s'ouvrait aux femmes mais ne s'intéressait pas aux méthodes utilisées, et une recherche féministe qui, étudiant le sujet-femme, se situait en position totalement extérieure et étrangère par rapport à tout débat historiographique, s'avérait fort difficile. Dans ce contexte, le travail de *Nuova DWF* va être fondamental. Fondée par des femmes travaillant en université, la revue se donne l'objectif ambitieux d'un renouvellement des sciences, en prenant la femme comme de sujet de recherche. « Actuellement, écrivent-elles dans la préface du premier numéro, la femme qui aspire à aborder les sciences de façon active et indépendante, trouve un « corpus » de disciplines cristallisées, chacune dans son secteur, et une méthode pré-établie et non contestable, présentée comme principe irréfutable de la science elle-même. Aujourd'hui, il nous semble que le mouvement des femmes, de même que le mouvement ouvrier et celui des étudiants, peut constituer une pression extérieure capable de faire des « accroc » dans la trame de la science codifiée ; de même, il semble qu'il puisse constituer, en quelque sorte, l'une des pressions, et peut-être la plus décisive à même de provoquer « une révolution scientifique », pour reprendre la terminologie de Kuhn³ ». L'un des grands mérites de cette revue sur l'histoire des femmes a été d'avoir fait connaître, dans la seconde moitié des années 70, les travaux réalisés aux Etats-Unis et en France. On remarque, dès le premier numéro, l'attention portée aux débats internationaux concernant l'histoire des femmes – la revendication d'une histoire « des femmes » opposée à une histoire « de la femme », comme sujet abstrait et métahistorique, ainsi que la critique de la réduction purement anthropologique de l'histoire des femmes, mais aussi de la notion de temps historique, temps étranger à l'expérience féminine. Sur le plan social, les années 70 sont, en Italie comme en France, une période très intense : c'est l'époque de la « politisation générale » de la société italienne. Les groupes et les centres de recherche se multiplient, souvent aidés financièrement par les municipalités de gauche. C'est pour l'Italie comme pour la France une période d'accumulation des connaissances. Le but en est de révéler la présence des femmes dans l'histoire et d'en dénoncer l'oppression ; mais, en Italie beaucoup plus qu'en

France, l'histoire des femmes reste totalement en dehors de l'Université et de la communauté scientifique. Le plus important de ces centres de recherche est le Centro Virginia Woolf - Università delle donne, à Rome, qui, à partir de 1979, dispense des cours ouverts uniquement aux femmes sur des sujets qui touchent à la philosophie, à l'histoire, à la psychanalyse, à la littérature, à l'histoire de l'art et aux sciences exactes. Les travaux publiés pendant cette période sont surtout consacrés à l'histoire contemporaine ; un intérêt tout particulier est porté à la sociologie. Le seul groupe qui se développe dès 1973 est le GRIFF (Groupe de recherche sur la famille et la condition féminine), formé par des sociologues de l'Université de Milan, qui se propose de renouveler la méthodologie et l'enseignement. Pour le GRIFF, étudier l'histoire des femmes constitue « une perspective d'analyse de toutes les parties qui composent une société, ses institutions comme les individus⁴ ». Au cours des années 70, des recherches privilégiant les sources orales se sont développées. L'histoire orale semblait être la discipline la plus apte à briser le silence des femmes sur elles-mêmes. Parallèlement aux travaux dirigés par des femmes, on a assisté à une floraison de recherches au sein des syndicats et des petits groupes, dans le but de « donner la parole aux femmes ». A cette époque, on privilégiait les sujets marginaux, dans l'illusion plus ou moins explicite que leur mémoire pouvait refléter fidèlement l'histoire sociale⁵. Au cours des années suivantes, du fait de la critique de cette thèse, les recherches se concentrèrent sur le thème de la construction de l'identité et de l'auto-représentation, tout en privilégiant la relation « femme menant la recherche et femme interrogée ». Sur ce point, on peut signaler surtout les travaux de Passerini, Filippini, Bonansea, Bravo, Scaraffia, Rivera⁶.

L'extension du débat : 1980-1985

- 5 Dans le domaine historiographique, la rencontre avec l'histoire sociale constitue le point de départ d'un véritable essor de l'histoire des femmes, entre la fin des années 70 et le début des années 80. La multiplication des sujets de débat historiographique, l'ouverture à une pluralité d'approches et surtout à l'anthropologie, l'acceptation de différents « temps historiques », les recherches menées en France sur les mentalités, la vie privée, la mort, l'enfance, l'amour, permettent à l'histoire des femmes de s'imposer, même en Italie.
- 6 La première étape et la plus importante, de ce processus d'affirmation est le numéro spécial de la revue *Quaderni Storici : Parto e maternità, momenti della biografia femminile*, qui date de 1980. Cet ouvrage réunit les essais d'historiennes et d'anthropologues italiennes, françaises, anglaises, sur le sujet de la « biographie féminine » : séduction-initiation, grossesse et accouchement, puerperalité, allaitement, dans des cultures différentes, de l'Italie médiévale et moderne à l'Afrique occidentale et à l'Inde contemporaine. L'introduction de Luisa Accati explique cette liberté prise avec la géographie et la chronologie : « puisque la séparation homme-femme a un caractère universel... seule la reconstruction micro-analytique de cas spécifiques, sans limitations ni de temps ni d'espace, permet d'identifier les constantes culturelles et sociales de cette séparation structurelle ». Il y a un refus « d'intégrer les connaissances existantes à des informations manquantes sur les femmes, dans le but de reconsidérer les phénomènes en analysant les implications du rôle joué par les femmes⁷ ». Refus d'une histoire « additionnelle » et affirmation d'une histoire « relationnelle », recours tant à l'anthropologie qu'à l'histoire, dans un dialogue encore difficile, qui permettrait, en portant une grande attention à la

micro-histoire, d'éviter les fausses généralisations de concepts tels que l'oppression, la solidarité ou le pouvoir féminin.

- 7 Après ce numéro spécial de *Quaderni Storici*, l'histoire des femmes entre dans le débat historiographique italien. En 1981, un « groupe de femmes engagées dans l'histoire, la littérature, la psychanalyse et les autres sciences sociales » fonde la revue *Memoria. Rivista di storia delle donne*. Encore une fois, on y affirme que l'histoire des femmes n'est pas un domaine d'études séparé, mais qu'elle doit « tenir compte d'une série de relations : entre hommes et femmes, entre sexes et mentalités, entre formes institutionnelles et formes culturelles ainsi que des modalités et des temps du contrôle et de la stratification sociale⁸ . » La revue est devenue, ces dernières années, l'interlocuteur privilégié pour toute recherche d'histoire de femmes en Italie. Les rédactrices appartiennent, pour la plupart, à une génération d'historiennes, en position souvent précaire dans les universités, ou d'enseignantes. Entre 1982 et 1983, trois universités italiennes organisent des cours sur l'histoire des femmes ; ces cours sont donnés par des historiennes féministes : Anna Rossi-Doria (à Bologne et Modène) et Angela Groppi (à Naples). Ils traitent du travail des femmes dans la société du XIX^e et du XX^e siècle, thème assez classique. Pourtant, les contrats ne seront pas renouvelés. En 1983, l'essai de Giovanna Pomata, *La storia delle donne : una questione di confine*, constitue la première tentative globale de systématisation théorique de l'histoire des femmes. Son objectif est de proposer un cadre théorique qui mette en évidence le problème du rapport entre les sexes et de la formation de l'identité de genre, en tant que problème historique en soi et objet légitime d'investigation historique, l'histoire des femmes se situe à la frontière entre histoire, anthropologie et biologie. Puisque les femmes ont été identifiées avec la « nature », toute étude sur les femmes doit dépasser les frontières entre ces problèmes. On trouve l'effort de concrétiser le « mythe » de la révolution scientifique, qui avait été énoncé par les rédactrices de *Women DWF*. Pour Pomata, le sujet central de toute recherche sur les femmes est le corps, en tant que symbole du rapport entre individu et contexte social. En suivant les théories de l'anthropologue Mary Douglas, Pomata propose de s'attacher à l'usage symbolique du corps. Dans l'exemple de la possession, la femme s'oppose à son oppression, de façon indirecte, parce que la femme possédée n'est pas responsable d'elle-même ; en même temps, elle reproduit à un niveau symbolique son état social, parce que la possession est expropriation de soi.
- 8 Au niveau méthodologique, c'est surtout à l'anthropologie que se réfère Pomata, les grilles d'interprétation proposées sont l'honneur, en tant que « langage masculin de contrôle sur les femmes visant à maintenir les limites du groupe social », le « patronage », en tant que relation de pouvoir typique sur les femmes. Les thèmes dont il faut toujours tenir compte pour une histoire des femmes sont la parenté, les règles informelles de fonctionnement des sociétés, et surtout le réseau des relations, concept central qui permet de reconstituer la capacité des individus à transformer leur propre contexte, l'attention portée au réseau des relations permet de reconstruire une présence active des femmes, une solidarité et un pouvoir féminin, au delà des discours normatifs, en proposant une notion différente du changement dans l'histoire⁹.
- 9 On pourrait évoquer longuement cet essai qui a marqué une étape importante dans l'histoire des femmes en Italie. On a reproché à Pomata de ne pas avoir considéré les sociétés complexes et structurées, le monde contemporain, le politique, les relations verticales mais aussi les mouvements de femmes. Le temps long, (presque) immobile, le microcosme relationnel, le pouvoir informel et interstitiel, les codes non élaborés, le

corps et le rite, deviendraient ainsi les domaines typiques d'investigation d'une histoire des femmes qui refuserait de se confronter au changement et à l'événement. Le numéro spécial de la *Rivista di storia contemporanea* de 1985, consacré au rapport entre femmes et institutions dans l'état libéral des deux derniers siècles, constitue une tentative, assez isolée, dans cette direction. Dans l'introduction, Mariucca Salvati pose le problème de l'identité des femmes par rapport à l'individu-citoyen dans l'état libéral du XIX^e siècle et à la relation individu-masse, au XX^e siècle. La naissance de l'état moderne, dont le fondement n'est plus une volonté extérieure, mais le contrat qui lie des individus autonomes, marque l'exclusion des femmes. A partir de cette thèse, Salvati considère qu'il est important d'étudier la relation femmes/institutions, en introduisant, à côté des catégories de différence et de subalternité des femmes, celle de l'absence des femmes¹⁰.

1986-1988 : le débat historiographique de ces dernières années

- 10 Le dialogue se poursuit jusqu'à aujourd'hui entre les différents pôles du débat et s'étend également aux historiens, qui, comme en France, commencent à se demander si eux aussi ne pourraient pas ou ne devraient pas travailler sur l'histoire des femmes. Si l'on pose le problème en termes d'histoire relationnelle, il est difficile de s'opposer à une participation masculine au débat ; pourtant, les historiennes italiennes, jusqu'à maintenant, à l'encontre de leurs collègues françaises, conservent une attitude rigoureusement séparatiste. La recherche se développe dans les universités et dans les nombreux centres d'études féministes répartis dans toute l'Italie. Comme le colloque qui s'est tenu à Sienne en 1986 l'a bien mis en évidence, les centres d'études constituent une particularité du mouvement féministe italien des années 80. Les centres ont une importante fonction d'information sur l'état de la recherche en histoire des femmes, autant qu'une fonction d'élaboration critique. Mentionnons par ailleurs, les groupes de recherche financés par les universités, mis en place par des femmes universitaires mais ouverts à des femmes de l'extérieur, comme le groupe de philosophie Diotima, à Vérone. C'est de cette façon que s'exprime, en Italie comme en France, un refus de créer des Women studies, en tant que champ d'études séparé.
- 11 Il est encore trop tôt pour savoir si la critique féministe va aboutir à cette révolution épistémologique dont il était question au début de notre propos. En 1897, un colloque sur les études féministes en Italie s'est tenu à Modène ; des femmes économistes, sociologues, philosophes, historiennes, physiciennes, écrivains, psychologues, anthropologues et psychanalystes y ont participé. La « passion fondatrice du sujet féminin » animait toutes les participantes. Les femmes s'efforcent de remettre en discussion les fondements de chaque discipline à partir de la notion de différence sexuelle. Dans les sciences humaines, le défi le plus audacieux est peut-être celui que s'est donné la philosophie, qui essaie de créer une nouvelle vision du monde à partir du sujet féminin, « la pensée de la différence sexuelle » prétend, comme l'a écrit A. Cavarero, « produire une pensée sexuée au féminin, dans sa construction logique même »¹¹. Dans le domaine historiographique, les recherches des dernières années ne sont plus seulement centrées sur l'époque contemporaine. Les études des chercheuses italiennes, ou italianistes, ont porté sur les structures de patrilignage, le mariage et la dot¹², dans une perspective anthropologique¹³ ou économique¹⁴ ; sur le symbolisme de l'honneur¹⁵ ; sur les institutions de contrôle des femmes, comme les collèges ou les institutions de charité¹⁶ ; sur l'expérience religieuse¹⁷ ;

sur la médecine classique¹⁸ ; sur l'histoire de l'accouchement et de la maternité¹⁹. Comme l'a signalé G. Pomata lors du colloque de Modène, le thème des femmes intellectuelles n'a pas encore été abordé. En Italie ou en France, le thème central est aujourd'hui le thème du pouvoir. A ce propos, signalons les actes *nella storia delle donne* (1987) et la recherche de Luisa Accati : *Il padre naturale, tra simboli dominanti e categorie scientifiche*²⁰, qui représentent une tentative de dialogue avec les plus récentes élaborations de l'historiographie féministe française et notamment, l'essai « Culture et pouvoir des femmes » paru dans les *Annales* en 1986²¹.

- 12 Il a été suggéré, lors du colloque de Bologne, d'introduire dans l'analyse des relations entre les sexes, la catégorie de « patronage » au lieu du trop simple binôme domination/oppression, qui a trop souvent semblé pouvoir seul rendre compte de la relation homme/femme. En partant de la même remarque, les auteurs de l'article paru dans les *Annales* avaient écrit : « C'est l'articulation fine des pouvoirs et des contre-pouvoirs, trame secrète du tissu social, qu'il faudrait ici scruter dans une démarche qui, largement inspirée par Michel Foucault, y introduirait la dimension du rapport ses sexes. Cette voie d'approche est sans doute à la fois la plus difficile et la plus neuve. Elle permettrait de briser les dichotomies les plus simples et de faire en somme une histoire intérieure du pouvoir familial, social et politique ». Pour les participantes du colloque de Bologne, au contraire, « même la proposition de Foucault de décomposer la dimension macroscopique du pouvoir en une micro-analyse des pouvoirs et contre-pouvoirs, privilégie la relation oppression/resistance, action/réaction (dans laquelle l'initiative est toujours le fait du plus fort) ». Elles proposent alors d'« explorer dans les relations de pouvoir, les échanges, les interdépendances, les conditionnements réciproques et les complémentarités »²². A cet égard, la relation client/patron est utilisée en tant que rapport d'échange, assurément inégal mais impliquant deux sujets également actifs. La relation, de toute façon asymétrique, est quand même nuancée par des éléments de réciprocité et d'interdépendance, qui permettent, même à la partie la plus faible – le client – d'en tirer des avantages. En même temps, le comportement du patron est fortement conditionné par le désir de protection du client. Par ailleurs, le colloque de Bologne a beaucoup apporté sur le thème des relations de patronage et de solidarité entre les femmes, surtout dans l'histoire de l'assistance et de la sainteté. Dans son essai, L. Accati propose, en parcourant des millénaires d'histoire occidentale, une approche interdisciplinaire très féconde. En étudiant l'histoire du christianisme et, en particulier, des réformes protestante et catholique, elle en vient à proposer une définition de la spécificité de la symbolique féminine et du système d'auto-représentation symbolique qui est proposé aux femmes dans les pays catholiques et protestants. Dans le monde catholique, l'accent est mis sur la Vierge Marie, dans son symbolisme complexe de pouvoir et de soumission. C'est une image très séxué, dans sa polarité maternelle, mais sans aucune référence au désir, dans sa polarité virginale. Le contrôle que l'Eglise exerce sur le corps féminin dans les pays catholiques, justifie pourtant la poursuite des études dans ce domaine, pourvu qu'on se libère, d'après Accati, de l'attitude masochiste prédominante jusqu'à nos jours. D'autre part, ce même rôle de médiation propre à la Vierge, est proposé aux femmes : « Dans la hiérarchie temporelle – écrit Accati – les laïcs se trouvent en haut, les prêtres en bas, et les femmes au centre. Dans la hiérarchie spirituelle, les prêtres sont en haut, les hommes en bas et les femmes à nouveau au centre. » La reconnaissance de ce rôle de médiation accordé aux femmes permettrait de poser de façon différente le problème du pouvoir, du conflit et de la complicité des femmes. Non pas soumises, mais médiatrices, les femmes participent ainsi d'un pouvoir réel et symbolique. La tendance des

anthropologues et des historiens, écrit-elle, est de ne pas considérer l'un des trois groupes : les prêtres, dans le conflit moral et symbolique entre les sexes, les femmes dans le conflit politique entre laïcs et ecclésiastiques. Cette attitude ne permet pas de saisir la dynamique des situations, et la lecture des phénomènes sociaux en est irrémédiablement faussée ». Par contre, dans les pays protestants, il manque un modèle féminin. La hiérarchie morale est constituée de Dieu-le-Père et de Dieu le-Fils ; le Christ constitue le modèle, pour les hommes comme pour les femmes. L'identité féminine ne se construit pas sur la maternité, ce qui donne aux femmes plus de chances, plus de possibilités, mais l'absence d'une image féminine identificatoire les contraint à oublier leur spécificité sexuelle, dans le but, impossible à atteindre, d'être l'égale de l'homme.

- 13 C'est au terme d'une longue analyse qui porte aussi sur la structure des langues qu'Accati pose le problème des différentes formes que peut prendre une « gender history », de modèle anglo-saxon, dans ces différents contextes. La « gender history » anglo-saxonne, écrit-elle, essaie justement de reconstruire les parcours et les modes dans lesquels tout ce qui est masculin a été distingué de ce qui est féminin ; et ceci est d'autant plus important que l'anglais est une langue qui ne connaît pas le genre et que le langage, bien qu'orienté au masculin, ne donne pas ces indications indirectes évidentes que donnent l'italien, le français et l'espagnol. L'histoire de genre en Italie (en France et en Espagne) se trouve par contre face à une réalité désignée par la langue et par l'imaginaire religieux en termes de forte opposition des sexes, fortement érotisée et sans espaces neutres. La question, tout à fait ouverte, nous renvoie au début de notre propos. Il semblerait qu'après des années d'échanges intenses et d'une production scientifique abondante, on ressent aujourd'hui un besoin de différenciation et de diversification des approches. Après s'être demandé si une histoire des femmes était possible, on peut peut-être répondre aujourd'hui : « non pas une, mais des histoires des femmes ».

NOTES

1. F. PIERONI BORTOLOTTI. « La storia : sostantivo singolare maschile », dans *EFFE*, n° 1, 1973 ; *Socialismo e questione femminile in Italia*, Milano, Mazzotta, 1974 ; sous la direction de Anna Maria MOZZONI, *La liberazione della donna*, Milano, Mazzotta, 1975.
2. L. MURARO, *La signora del gioco. Episodi della caccia alle streghe*, Milano, Feltrinelli, 1976.
3. A. BUTTAFUOCO, T. CAPOMAZZA, M.T. MORREALE, M.G. PAOLINI, B. SCARCIA, D. STIEFELMEIER, F. WESTOBY, « Chi, per chi, come. La ricerca scientifica dalla parte della donna », dans *Nuova DWF*, n° 1, 1976 : Donna e ricerca scientifica.
4. L. BALBO, « Le GRIFF : una esperienza di lavoro intellettuale ». in *Inchiesta*, XII, n° 55, 1982.
5. Voir A.M. BRUZZONE, R. FARINA, *La resistenza taciuta. Dodici vite di partigiane piemontesi*, Milano, La Pietra, 1976 ; B. GIUDETTI SERRA. *Compagne*, Torino, Einaudi, 1977.
6. A. BRAVO. L. SCARAFFIA. « Ruolo femminile e identità nelle contadine delle Langhe : un'ipotesi di storia orale », dans *Rivista di storia contemporanea*, I, 1979 ; A. BRAVO. « Donne contadine e prima guerra mondiale », dans *Società e storia*, 10, 1980 ; L. PASSERINI, « Rappresentazioni del lavoro nella memoria delle donne e autorappresentazione del lavoro di ricerca », dans *I giorni cantati*, 4, 1983 ; G. BONANSEA, « Luoghi di lavoro e cultura valdese. Le

donne della algermanasca », dans *Memoria*, 6, 1983 ; N. M. FILIPPINI, *Noi, quelle dei campi. Identità e rappresentazione di se' nelle autobiografie di contadine veronesi del primo Novecento*, Torino, Forma, 1983 ; A.M. RIVERA, « I quaderni di Amelia », dans *Memoria*, 8, 1983 ; A. BRAVO, L. PASSERINI, S. PICCONE STELLA, « Modi di raccontarsi e forme di identità nelle storie di vita », dans *Memoria*, 8, 1983 ; L. PASSERINI. *Torino operaia e fascista. Una storia orale*, Bari, Laterza, 1984 ; G. BONANSEA. P. GUERRA. « Aspetti dell'integrazione fra lavoro e famiglia per le lavoratrici dell'auto a Torino negli anni Settanta », dans *Fonti orali. Studi e ricerche*, 1, 1984.

7. L. ACCATI, « Introduzione », dans *Quaderni Storici: Parto e maternità, Momenti della biografia femminile*, n° 44, 1980.

8. M.L. BOCCIA, G. BONACCHI, M. D'AMELIA, M. de GIORGIO, P. di CORI, Y. ERGAS, A. GROPPI, M. PELAJA, S. PICCONE STELLA. Introduction au premier numéro de *Memoria*, n° 1, 1981 : Raison e sentimenti.

9. G. POMATA. « La storia delle donne : una questione di confine », dans *Il mondo contemporaneo. Gli strumenti della ricerca*. Firenze, 1983.

10. M. SALVATI. « La storia delle donne puo essere anche storia istituzionale ? » dans *Rivista di storia contemporanea*, n° 1, 1985.

11. A. CAVARERO, « L'elaborazione filosofica della differenza sessuale », dans *La ricerca delle donne. Studi femministi in Italia*, sous la direction de M. C. MARCUZZO et A. ROSSI DORIA, Torino, 1987.

12. C. KLAPISCH-ZUBER. « Le complexe de Griselda. Dot et dons de mariage au Quattrocento », dans *Mélanges de l'École française de Rome (Moyen Âge)*, 94, 1982 : « La mère cruelle. Maternité, veuvage et dot dans la Florence des XIV-XV^e siècles », dans *Annales E.S.C.*, 5, 1983 ; « Parents de sang, parents de lait. La mise en nourrice à Florence (1300-1530) », dans *Annales de démographie historique*, 1983.

13. D. O. HUGHES, « From brideprice to dowry in mediterranean Europe », dans *Journal of family history*, III, 1978 ; S. CAVALLO, « Assistenza femminile e tutela dell'onore nella Torino del XVIII secolo », dans *Annali della Fondazione Luigi Einaudi*, XVI, 1980 ; S. CAVALLO, S. CERUTTI. « Onore femminile e controllo sociale della riproduzione in Piemonte fra Sei e Settecento », dans *Quaderni Storica*, 44, 1980.

14. L. CIAMITTI, « Quanto costa essere normali : la dote nel conservatorio femminile di S. Maria del Barracano di Bologna (1630-1680) », dans *Quaderni Storici*, 53, 1983.

15. L. FERRANTE, « L'onore ritrovato. Donne nella Casa del Soccorso di S. Paolo a Bologna (XVI-XVII sec.) », dans *Quaderni Storici*, 53, 1983.

16. Voir CAVALLO, *op. cit.*, CIAMITTI, *op. cit.*, FERRANTE, *op. cit.* ; A. ZARRI, « Le sante vive. Per una tipologia della santità femminile nel primo Cinquecento », dans *Annali dell'Istituto Italo-germanico in Trento*, VI, 1980 ; S. COHEN, « Convertite e malmarite. Donne irregolari e ordini religiosi nella Firenze rinascimentale », dans *Memoria*, 5, 1982 ; L. GUIDI. « Il manto della Madonna : l'immagine femminile nei conservatori napoletani dell'Ottocento », dans *Memoria*, 11-12, 1984 ; A. GROPPI, « Un pezzo di mercanzia di cui il mercante fa quel che ne vuole : la carriera di un'internata tra Buon Pastore e Manicomio », dans *Annali della Fondazione Basso*. VII, Milano, F. Angeli, 1985 ; A. BUTTAFUOCO, *Le Mariuccine : storia di un'istituzione laica. L'asilo Mariuccia*, Milano, F. Angeli, 1985 ; L. MURARO, *Guglielma e Maifreda. Storia di un'eresia femminista*, Milano, La Tartaruga, 1985.

17. Voir ZARRI, *op. cit.* ; MURARO. *op. cit.*

18. S. CAMPESE, P. MANULI. G. SISSA, *Madre materia : sociologia e biologia della donna greca*, Torino, Boringhieri, 1984 ; G. SISSA. « Une virginité sans hymen : le corps féminin en Grèce ancienne », dans *Annales E.S.C.*, 6, 1984.

19. C. PANCINO, *Il bambino e l'acqua sporca. Storia dell'assistenza al parto dalle mamme alle ostetriche* (secoli XVI-XIX), Milano, F. Angeli, 1984 ; N.M. FILIPPINI, « Levatrici e ostetricanti a Venezia tra

700 e 800 », dans *Quaderni Storici*, 58, 1985 et « Il corpo violato. La pratica del prato cesareo nell'Italia del primo Ottocento », dans *Società e storia*, 40, 1988.

20. L. ACCATI, « Il padre naturale. Tra simboli dominanti e categorie scientifiche », dans *Memoria, L'uso del potere*, n° 21, 1987.

21. C. DAUPHIN, A. FARGE, G. FRAISSE, C. KLAPISCH-ZUBER, R.M. LAGRAVE, M. PERROT. P. PEZERAT, Y. RIPA, P. SCHMITT-PANTEL, D. VOLDMAN, « Culture et pouvoir des femmes : essai d'historiographie », dans *Annales E.S.C.*, n° 2, 1986.

22. L. FERRANTE. M. PALAZZI, G. POMATA. « Introduzione », dans *Ragnatele di rapporti. Patronage e reti di relazione nella storia delle donne*. Centro di documentazione donne di Bologna. Torino. 1988.

AUTEUR

ANNA BELLAVITIS

Anna BELLAVITIS, après des études d'histoire menées aux Universités de Bologne et de Venise, est inscrite en DEA à l'École des Hautes Études sous la direction de Ph. Braunstein. Elle s'intéresse à la société rurale de la Vénétie des XV^e et XVI^e siècles et tout particulièrement aux métiers des femmes à Venise (enfileuses de perles, etc.). Elle organise avec d'autres une exposition sur ce thème qui aura lieu en mars 1990 à Venise.